

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVRY

XXVI.

SUPRÊME ÉPREUVE

— Tout homme qui croit vous en drait autant, Mercédès... Votre père ! Oh ! celui-là quelle parole amère et injuste vous proférez contre lui ! Pauvre pionnier occupé à faire germer l'or sous vos pas ! Que faisait-il en Amérique ? Il découvrait des mines de pétrole et commençait sa prodieuse fortune ! Plus tard, à Paris, ses nuits et ses jours étaient occupés par des travaux sans relâche et des combinaisons dont l'enfantement eut fait éclater tout autre cerveau.

Il gagnait, gagnait encore, gagnait toujours. Il voulait pour vous un palais, des équipages, des tableaux de maîtres, vous eûtes tout cela !

S'étonnait-il de vos fantaisies ? discutait-il vos caprices ? Il se contentait de les satisfaire.

Ingrate enfant ! quelle fantaisie coûteuse avez vous désirée sans l'obtenir ? Vous étiez reine à Paris ! L'or germait sous vos pas, il ne semblait plus avoir de valeur pour vous ! Et souvent, si vous rentriez en vous-même, vous vous reprocheriez de ne l'avoir pas assez répandu en aumônes...

Oh ! je sais bien ce que signifie la protestation de votre regard, vous faisiez partie de tous les comités de bienfaisance, votre nom s'étalait sur toutes les listes d'œuvres bruyantes, mais vous ne montiez pas chez les pauvres ; Mercédès opulente ne s'inquiétait pas si de malheureuses filles smouraient de faim dans les greniers.

— Landry !

— Vous vous défendrez plus tard, je vous en laisserez le temps et la faculté... Plus tard vous jugerez que cet entretien est le plus solennel et le plus utile de notre vie à tous deux.

Vous attaquez les autres, Mercédès, et je les défends contre vous ! Vous avez grandement raison de le croire, il faut que je vous aime beaucoup pour agir de la sorte...

Je vous ai vue dans l'éblouissement de votre fortune ! grâce à votre père, nous aussi nous étions devenus riches, seulement moi, je n'aimais pas cette richesse, et je n'aimais que l'art.

Nos fortunes s'écroulèrent ensemble. Je ne gardai que mon pinceau, je trouvai qu'il me suffisait.

Vous, pareille à une naufragée vous vous cramponâtes aux débris qui vous restaient, et seule entre tous ceux que frappait le sinistre, vous possédâtes des millions ! Mercédès, avez-vous jamais compris que ce fut un crime : des millions à vous ! quand de désespoir votre père s'étranglait à Mazarin...

Des millions ! quand le nom du prince Ypsolani se trouvait atteint, sinon souillé par votre fuite.

Votre père vous a maudite, il en avait le droit. Si votre mari vous avait suivie, il se serait déshonoré !

— Déshonoré ! répéta la jeune femme.

— Oui, je le répète, déshonoré. Pauvre, avec un titre illustre, il avait pu accepter une fortune amassée dans les travaux et les affaires ; mais du jour où votre père perdait des créanciers, son devoir était de rendre votre dot.

Il l'a voulu en gentilhomme qu'il est ! Mais alors vous vous êtes enfuie, emportant votre cassette et vos diamants, quand ces diamants et cette cassette auraient suffi pour sauver votre père, et garder le vieil honneur des Ypsolani qui vous avaient adoptée...

— Oh ! dit Mercédès avec un frisson, on dirait que vous me méprisez !

— Je l'ai fait, répondit Landry.

— Et maintenant ? maintenant ?

— Maintenant, je vous plains...

— Ah ! vous me plaignez !

Sa voix tomba en achevant ce dernier mot.

Landry lui prit la main, et il ajouta :

— J'espère.

Le front de Mercédès se redressa.

— Vous espérez, dites-vous ?

— Sans cela, serais-je ici ? Si je n'avais cru pouvoir faire du bien à votre âme, vous éclairer, vous sauver ; si je ne m'étais créé cette chimère de croire qu'à la Mercédès d'autrefois, égoïste et froide, succéderait une nouvelle femme, pétrie dans la bonté, la compassion et la douceur, non, Mercédès, je ne serais jamais venu dans ce palais pendant ces jours brillants, vous ne m'y auriez même pas vu durant les jours de deuil et de maladie... Je suis de ceux qui se font de la femme un idéal à part, et qui souffrent de voir tomber celles à qui ils accordent une place dans la vie...

— Ainsi, demanda Mercédès, cette place, vous me l'avez donnée ?

— Je me suis dit qu'au fond de votre âme sommeillaient des vertus que vous-même ne soupçonnez pas ; que la vérité vous brûlerait un jour les yeux et le cœur, que je devais attendre l'heure du ciel, en m'efforçant de vous en rendre digne. Si vous me connaissez, vous me savez fier.

Eh bien ! ce sentiment de fierté se doit répandre sur tout ce qui m'est cher. Je ne saurais garder d'affection que pour une créature noble de cœur, grande par l'esprit. Tout ce qui est étroit et mauvais m'éloigne. Le jour où je vous croirais rebelle à l'Évangile, à l'espérance d'une autre vie, la sympathie s'éteindrait en moi forcément, fatalement.

— Non ! non ! je ne serai pas indigne de vous, s'écria Mercédès, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Jurez-vous donc de m'obéir ?

— Je le jure par...

— N'ajoutez rien ! J'ai votre parole, il suffit. Oh ! Mercédès, ma sœur, mon amie, vous verrez plus tard combien j'avais raison ! Avec quelle joie vous vous souviendrez de cette heure qui, si vous le voulez, va tout changer autour de vous, comme au fond de vous-même !

— Parlez ! parlez ! dit-elle avec une affectueuse soumission.

— Quant on s'est trompé, Mercédès, il n'y a point de honte à le reconnaître, encore moins à réparer son erreur. Je vous veux bonne et grande ! Vous avez été froide et dure pour votre mère, malgré la légèreté de sa nature elle en a souffert... quand demain elle viendra ici, montrez vous douce et caressante, rappelez-vous qu'elle vous porta dans son sein, qu'elle guida vos premiers pas, et qu'elle souffre de votre froideur.

— Je le ferai, oui, je le ferai, je vous le jure.

— Quand vous quittâtes Paris, princesse, votre père a prononcé sur vous de terribles paroles, mériter qu'il les retire. Elles vous porteraient malheur, croyez moi.

— Jamais il ne le fera, jamais !